

DISSONANCES DE LA SOCIÉTÉ CUBAINE DES ANNÉES 1830 :
 NEGRE CIMARRÓN ET NEGRE CURRO
 DANS LE ROMAN DE CIRILO VILLAVERDE, CECILIA VALDÈS

Le XIX^{ème} siècle marque l'apogée et la fin de l'esclavage à Cuba qui, avec le Brésil, est le dernier pays d'Amérique à émanciper définitivement ses esclaves en 1886. Malgré les pressions et la vigilance de l'Angleterre qui avait obtenu de l'Espagne les traités de 1817, puis de 1835, abolissant la traite négrière, celle-ci devenue illégale à partir de 1820, n'en demeure pas moins très active jusqu'en 1853 et se poursuit encore pendant une dizaine d'années environ. De 1820 à 1853, 271.659 Africains entrèrent à Cuba ; puis 200.000 de 1853 à 1880 (1). A partir de 1847, arrivent en renfort les premiers contingents de travailleurs chinois ; les recensements de population établissent le chiffre de 124.873 coolies vendus à La Havane entre 1848 et 1874 (2). Le développement de l'industrie sucrière nécessite, en effet, une main-d'oeuvre de plus en plus nombreuse. Après les soulèvements de Saint-Domingue et l'Indépendance de Haïti en 1804, qui ont ruiné l'économie du pays, Cuba est devenue la grande île sucrière, où les colons français, chassés de Saint-Domingue, ont apporté de nouvelles techniques. En 1820, Cuba exportait 50.000 tonnes de sucre ; en 1850, 200.000 ; 700.000 en 1870. La culture caféière connaît également un remarquable essor. 50.000 esclaves, sur les 286.942 que comptait Cuba en 1827, travaillaient au café, et récoltaient 500.000 quintaux.

Parallèlement au développement économique qui enrichit un petit groupe de Blancs créoles, métropolitains et étrangers, la population de couleur s'accroît, et avec elle, les antagonismes irréconciliables, les inégalités et les discriminations d'une société coloniale esclavagiste. Le pourcentage des gens de couleur oscille de 55 % en 1817 à 58,5 % en 1841. Les esclaves à eux seuls représentent à ces dates 37 % et 41 % de la population totale (3).

Le durcissement de l'esclavage, avec l'exigence d'un rendement accru et l'illégalité de la traite, créent un climat de tension particulière entre maîtres et esclaves. Des soulèvements de Noirs dans les sucreries accompagnent les échecs

des tentatives d'abolition. En 1824, 24 propriétés furent saccagées et brûlées. A partir de 1830, les révoltes se succèdent - 1831, 1833, 1835, 1837, 1839, 1841, 1843 - jusqu'à la "Conspiration de l'Escalier" en 1844, suivie de la terrible répression du Gouverneur O'DONNEL, où se retrouvent aux côtés des esclaves, des Noirs libres et des Blancs libéraux (4). Ils conspirent pour l'abolition de l'esclavage et aussi pour libérer Cuba du joug espagnol. Avec les soulèvements, les fugues d'esclaves se multiplient et de nouveaux palenques se forment dans l'Orient de l'île et les montagnes du Cuzco de Vuelta Abajo, dans la province de Pinar del Río. En 1820, 1822, 1842, paraissent des décrets concernant les nègres marrons, et en 1845, c'est un nouveau Reglamento de Cimarrones qui voit le jour, remplaçant celui de 1796 (5). On constate également une recrudescence des suicides parmi les esclaves après la "Conspiration de l'Escalier" (6). Les maîtres vivent dans l'obsession d'acquérir et de conserver des esclaves, dont le besoin et le prix ne cessent d'augmenter, et dans la hantise de voir se reproduire à Cuba les événements de Saint-Domingue. Déjà en 1812, le Noir libre José Antonio APONTE, prenant pour modèle TOUSSAINT-LOUVERTURE, avait provoqué des soulèvements pour une libération générale.

1812 est précisément la date de naissance de l'héroïne Cecilia Valdès du roman de Cirilo VILLAVARDE, écrit entre 1838 et 1879, publié dans sa version définitive, à New-York, en 1882. De la fresque historique des années 1812/1831 que brosse l'auteur, qui se définit lui-même comme un écrivain "réaliste" (7), se détachent deux types de Noirs révoltés et marginaux, le cimarrón et le curro, représentatifs d'une société esclavagiste déjà fortement menacée et ébranlée dans ses bases, dont ils sont les produits, et du climat d'affrontement, de violence et de répression que nous venons brièvement d'évoquer.

Le nègre marron, certes, n'est pas un type original du XIXème siècle, limité à Cuba. Il existe depuis le début de l'esclavage dans toutes les sociétés qui le prennent pour base. Les révoltes d'esclaves et les marronnages commencent à La Española (Saint-Domingue) dès le début de la traite, en 1522 (8). Mais son apparition littéraire accompagne la mise en question de l'esclavage qui marque le XIXème siècle cubain. Les pages consacrées au cimarrón (9) témoignent d'une situation particulière des années 1830, et sont également révélatrices des

ambiguïtés de la pensée de VILLAVERDE - partagées par bon nombre de ses contemporains - qui, bien que libéral et opposé à l'esclavage, n'arrive pas à se dégager totalement de certains traits de mentalité coloniale formée par trois siècles d'asservissement des populations de couleur.

Le curro, quant à lui, est un Noir libre, qui se distingue, donc, par son statut social, de l'esclave cimarrón. Il appartient, d'autre part, à un milieu urbain, beaucoup plus limité et circonscrit dans l'espace et le temps que celui du cimarrón. Ils se rejoignent, néanmoins, dans leur opposition et leur marginalité, bien que leur démarche soit inverse, en refusant l'un et l'autre l'ordre colonial établi sur la hiérarchie des castes et sur le travail des Noirs, esclaves et libres. Le cimarrón est par définition l'esclave qui refuse son état d'esclave et qui s'excluant du système n'appartient plus à aucune caste. Il est un défi à l'ordre colonial qu'il nie et contredit. Le curro l'est aussi, en partie, puisqu'il refuse d'entrer dans le système en n'acceptant pas le travail réservé aux esclaves, ainsi qu'un certain nombre de lois restrictives à l'usage des Noirs, telles que, par exemple, l'interdiction du port d'une arme. VILLAVERDE présente le curro del Manglar comme "le nègre ou le jeune mulâtre originaire du quartier (El Manglar) ou de deux ou trois autres des alentours, incorrigible fier-à-bras, oisif impénitent, querelleur par tempérament et par habitude, filou de profession qui s'est élevé dans la rue, vivant de rapine et qui, dès sa naissance, semble voué au fouet, aux fers, ou à une mort violente"⁽¹⁰⁾ Cette définition est reprise par Fernando ORTIZ dans son étude sur Los Negros Curros : "Se llamaban negros curros ciertos matones que infestaban la vida habanera del primer tercio del siglo XIX..." ; toujours selon lui, et en accord avec VILLAVERDE, il s'agit de "un tipo propio de la Habana hasta mediar el siglo XIX. Fuera de ella y de esa época, quizá no podrá encontrarsele" (11). La grande époque du curro se situe, comme pour le cimarrón, au temps des troubles et des désordres sociaux des premières décennies du XIX^{ème} siècle. Un siècle plus tard, Alejo CARPENTIER, voulant évoquer La Havane coloniale des années 1830 dans le livret qu'il écrit pour le ballet de son ami Amadeo ROLDAN, La Rebambambamba, fera appel à ce personnage "typique et pittoresque" (12). Ses romans, quant à eux, seront un rappel constant des marronnages du passé, et le cimarrón, devenu l'homme révolté, y sera le héros de la négritude, de la liberté.

Les descriptions de VILLAVERDE correspondent à la réalité vécue par l'auteur et captée avec les yeux d'un peintre. On se souvient de son enfance passée au contact des esclaves dans la sucrerie El Santiago où son père était médecin, de sa jeunesse étudiante à La Havane dont il connaît toute la diversité humaine dans ses moindres recoins, et de son goût affirmé pour la peinture qu'il étudia. Certains tableaux de Cecilia Valdés ne sont pas sans rappeler les oeuvres des peintres de genre contemporains, célèbres à l'époque, tels que MIALHE et LANDALUZE (13).

Le cadre est toujours très précisément décrit avec de nombreux détails topographiques. Il serait aisé de faire le plan de la sucrerie La Tinaja, ou de prendre le chemin des Nègres marrons vers les collines de Vuelta Abajo, ou encore de suivre, à travers le dédale des rues du quartier de Jesús María, les allées et venues du Curro jusqu'à la place Saint-Nicolas et la bodega del Cangrejo, lieu de rendez-vous des Nègres du Manglar.

Les motivations des fugues d'esclaves, dont VILLAVERDE souligne la fréquence en 1830 (14), donnent lieu à des conversations où sont confrontés les avis des maîtres, des commandeurs, du curé, des rancheadores chargés de la chasse aux fugitifs (15). L'auteur rapporte également les paroles d'un ancien cimarrón et celles du nouveau meneur des esclaves fugitifs appelé Pedro Carabali ou Pedro Brichi (16). Les raisons traditionnellement invoquées : châtiments cruels et injustes, insuffisance de la nourriture, excès de travail..., prennent ici une résonance particulière. La Tinaja fait partie des sucreries modernes de l'époque où s'effectue un changement du système de broyage, avec l'adoption des rouleaux horizontaux et de la machine à vapeur (17). Le résultat de ces perfectionnements techniques est l'accroissement de la production, mais également du travail. La croissance du rendement se fait au détriment de la vie de l'esclave, amenuisant encore sa durée de vie - au XVIIIème siècle, il fallait remplacer annuellement 3 % des esclaves, au milieu du XIXème siècle 5 à 8 % -, diminuant aussi ses chances de rachat. Privé de tout loisir par ce travail accru, il n'a plus la possibilité de gagner quelque argent pour son compte personnel, en cultivant par exemple un jardinet, qui pourrait servir au rachat de sa liberté. L'obtention légale de la liberté devenant de plus en plus difficile, reste le marronnage. Les raisons matérielles qui poussent l'esclave à s'enfuir, ou en désespoir de cause à se suicider, ne sont pas les seules. VILLAVERDE fait également remarquer par les représentants de l'oligarchie sucrière que le comportement

des esclaves a changé : "L'Homme-chose actuel" ne pense qu'aux moyens de se soustraire au travail, affirment-ils, et à agir contre les désirs et les intérêts de ses maîtres. Sans doute des idées contestataires, pour ne pas dire révolutionnaires, venues de Haïti, ont-elles contaminé les esclaves de Cuba. Depuis 1806, en effet, il semble que l'on assiste à un changement de mentalité qui crée "un état permanent de guerre, de guerre sanglante, cruelle, implacable du Nègre contre le Blanc, du maître contre l'esclave" (18).

Pedro Carabali ou Brichi, baptisé du nom de sa "nation" africaine, entraîne à sa suite six compagnons, dont quatre ont la même origine que lui : Pablo Carabali, Andrés Bibi, Antonio Briche et Tomasa Suama (19). La région connue sous le nom de Calabar qui fournissait de très gros contingents d'esclaves à Cuba, à la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème siècle, s'étendait sur l'actuel Nigeria du Sud et une partie du Cameroun face à la baie de Biafra. Elle comprenait la zone appelée "Rios de aceïte", le vaste delta du Niger, et le "Rio de la Cruz" (l'actuel Cross River à la frontière du Cameroun) (20). Les esclaves désignés sous l'appellation générale de Caraballes provenaient en fait de très nombreuses tribus. Selon Henri DUMONT, les Caraballes se divisaient en Caraballes proprement dit qui occupaient le littoral, et Caraballes Bibi et Brichi, ou Briche, qui habitaient les provinces centrales et les montagnes du vieux Calabar. Ces derniers étaient jugés "inférieurs" aux premiers, à cause de leur caractère plus sauvage, indomptable, violent et vindicatif. Le "bon" nègre, comme le "bon" indien, étant, dans l'optique des Blancs, celui qui se pliait avec soumission au joug de l'esclavage et au travail. Les Caraballes Bibi et Brichi, ajoute DUMONT, étaient particulièrement enclins au suicide, comme les Lucumles qui sont aussi orgueilleux, mais plus sociables qu'eux (21). José María de la TORRE, dans son Compendio de geografía física, política, estadística y comparada de la isla de Cuba, parue à La Havane en 1854, inclut parmi les Caraballes les Suamos, que cite, dans son roman, VILLAVERDE. Johns ADAMS, qui écrit dans les années 1823, signale, pour sa part, que Briche équivaut à "gentleman" ou "caballero" parmi les tribus Ibo établies à l'est du Niger, elles aussi regroupées, sous la dénomination générale de Carabalés, et que cette appellation est donnée aux hommes d'un rang social élevé, qui ne pouvaient pas travailler de façon servile (22). Quelle que soit l'interprétation acceptée, nous avons là des renseignements ethniques qui éclairent la personnalité de Pedro Carabali-Brichi, et corroborent l'ascendant que VILLAVERDE lui donne sur les autres esclaves.

Son histoire se résume dans le roman à trois épisodes : sa capture, racontée par le commandeur de la sucrerie ; il a été repris, et blessé par les chiens des rancheadores dressés à cet usage (23) - le compte rendu de l'état de ses blessures fait par le médecin, et l'évocation de son supplice attaché au tronc (24) - son suicide, enfin, et son agonie relatés par l'infirmière (25). Là encore, VILLAVERDE s'en tient à la réalité ; comment parler, en effet, du Nègre marrón sinon repris ? Toute autre histoire ne peut être qu'imaginée. Dans la réalité esclavagiste le cimarrón n'est pas le héros révolté discourant sur la liberté des récits européens, mais bien l'esclave martyrisé pour sa tentative et dont la seule issue, s'il ne veut pas retomber dans les fers, ou mourir sous les coups, est de se donner la mort.

Conformément à la psychologie ethnique de l'époque, qui n'en connaît pas d'autre en ce qui concerne les Noirs, de Pedro Carabalí nous ne connaissons que quelques traits de comportement et quelques détails physiques évoqués à sa mort, et qui tous se rattachent à sa nation d'origine. Celle-ci est appréciée pour sa robustesse et sa résistance, mais redoutée aussi des propriétaires cubains pour son arrogance, son orgueil, son entêtement, sa difficile soumission. Les qualificatifs "soberbio" et "perro", élevés au superlatif, reviendront souvent dans la bouche des maîtres pour le caractériser (26). Il porte sur le visage des tatouages tribaux : "les joues incisées verticalement de la paupière inférieure au bord de la mâchoire, selon la coutume des tribus de son pays natal, contribuaient à lui donner un aspect particulièrement féroce" (27). Sa mutilation dentale, qui consistait à s'aiguiser les incisives supérieures, fait partie des rites de passage de la puberté chez les Caraballés. Elle était inspirée par le désir d'imiter les dents du crocodile, l'animal sacré totémique le plus vénéré, ou encore celles du tigre. José Victoriano BETANCOURT, contemporain de VILLAVERDE, parle lui aussi, en 1848, de mutilation dentale "a usanza carabalí" et José María de la TORRE fait la même remarque dans son Compendio..., déjà cité, de 1854. Cet usage se retrouvait encore chez les descendants des Caraballés au début du siècle, signale Fernando ORTIZ (28). Il était fréquent parmi les membres des sociétés secrètes nañigas - sorte de maçonnerie populaire des gens de couleur - fondées par les Nègres de Calabar à Cuba, à la fin du XVIIIème siècle ou au début du XIXème (29). D'origine religieuse, la mutilation dentale était devenue un signe de fraternité totémique et de virilité. Le cimarrón est encore très proche de l'Afrique ; son souvenir le soutient dans ses tentatives de fuite ; il continue à parler sa langue avec ses compagnons. Le marronnage exemplaire de Pedro Carabalí est à la fois physique, psychique et culturel ; il se vole lui-même à son maître, pour reprendre

la terminologie juridique appliquée au cimarrón ; il conserve sa culture tribale, ses croyances africaines et sa langue ; il meurt "en su ley", selon sa loi, confiant dans la mort qui le ramènera au pays natal (30).

De même que le cimarrón, le curro apparaît bien situé dans son cadre, non plus rural mais urbain, circonscrit à quelques quartiers et faubourgs de La Havane. Le Manglar était un quartier extra muros qui s'étendait sur le littoral, le long de la baie, appelé ainsi à cause de l'abondance des mangliers qui y poussaient. Il était peuplé essentiellement de Noirs affranchis. Avec le quartier de Jesús María, également peuplé de Noirs libres et de pauvres Blancs qui vivaient dans des conditions misérables, c'était le centre de la pègre curra. Dans la fameuse bodega à l'enseigne du crabe - habitant lui aussi des eaux fangeuses de la baie - se réunissaient les curros del Manglar qui, selon José María de la TORRE, à la consigne de "mata-cangrejo", tuaient le premier passant venu (31). C'est un lieu commun historique de parler de la corruption et de la criminalité qui entachaient La Havane des années 1823-1832, sous le gouvernement de Francisco Dionisio VIVES. La ville intra muros apparaît, si l'on se réfère aux évocations de Alvaro de la IGLESIA, comme "une cour des Miracles", infestée d'assassins, de bandits et voleurs à la tire ; immense tripot, où plus de deux mille personnes vivaient du jeu". "C'était une agglomération de malfaiteurs qui vivaient du travail des alentours. Partout on assassinait, à n'importe quel prix". A la campagne, il arrivait que les fils de bonne famille soient les complices des bandes de malfaiteurs pour dévaliser les propriétés de leurs parents et amis, ou encore de mèche avec les compagnies chargées de poursuivre les bandits et qui, en fait, partageaient avec eux le butin. A côté de la pègre, existaient ceux que Alvaro de la IGLESIA appelle les "bandoleros de levita" (32). Les lettres du général TACÓN, successeur de VIVES, adressées au Ministre de l'Intérieur à son arrivée à Cuba, les 10, 15, 31 juillet et le 30 septembre 1834, sont éloquentes à ce sujet. Elles mentionnent les premières mesures prises par le nouveau Gouverneur : tout d'abord des édits sur le port d'armes prohibées (édits du 10 et du 15 juillet 1834), puis la création d'un corps de veilleurs de nuit organisés militairement pour jouer le rôle de police nocturne (édit du 31 juillet), suivie de la formation d'un Corps de Police et d'un édit contre le vagabondage (30 septembre). A cette date, cinquante maisons de jeu de La Havane furent fermées (33). Le procureur VASQUEZ QUEIPO, dans un rapport du 24 décembre 1844, souligne l'importance du vagabondage et la fréquence des assassinats, déjà mises en relief par l'historien José Antonio SACO en 1832, avant la

remise en ordre de l'énergique gouverneur Don Miguel TACÓN (34). Vagabondage, vols, assassinats, sont les signes distinctifs de la vie des curros. Il arrive qu'on les confonde avec les ñáñigos très nombreux, eux aussi, dans ces mêmes quartiers misérables. Les témoignages recueillis par Lydia CABRERA les rendent responsables ensemble des nombreux assassinats et de la peur qui y régnait parmi les habitants (35). Le fait est que les rites d'initiation ñáñiga comportaient le serment de venger les affronts, la mort, ou les blessures perpétrés à l'encontre des "frères" de la société, et Dieu sait si les motifs d'offense, de rixes, et de vengeance, étaient nombreux ! (36).

Le curro présenté par VILLAVERDE est un homme sans visage, défini en tant que type social par sa tenue vestimentaire, son comportement et sa façon de s'exprimer (37). Son portrait en pied esquissé à grands traits par l'auteur, suivant ses propres termes, rappelle les peintures de LANDALUZE consacrées au curro. Dans la peinture de l'époque où apparaissent des Noirs et des gens de couleur, il est rare que les artistes s'attachent à la description des visages dans leur vérité anthropologique ou même individuelle. Pour les canons de l'esthétique néoclassique du début du XIXème siècle, la bouche, le nez, les cheveux du Nègre sont laids. Seuls le corps, la musculature, les formes des "Hercules" noirs ou des "Vénus" de couleur peuvent être décrits, avec pour point de référence constant la plastique gréco-latine. Les préoccupations "réalistes" des auteurs, peintres et écrivains, se bornent d'ordinaire à des détails ethnographiques, s'il y a lieu : tatouages, coiffures ..., et à la représentation des manifestations de la vie matérielle, des vêtements et parures. La coiffure du curro attire l'attention : "il portait un chapeau de paille monté sur un entrelacs de cheveux tressés qui lui grossissait excessivement la tête, et affectait la forme des cornes retournées du bélier" (38). Mais c'est surtout son costume, et la façon ostentatoire de le porter, qui l'identifient, en le démarquant du reste de la population, des esclaves qu'il méprise, des Noirs libres et des gens de couleur dont il ne veut pas suivre la voie tracée dans le travail, et des Blancs qu'il défie. Avec son mélange d'éléments africains et hispaniques, sa tenue offre un curieux exemple du phénomène qu'un siècle plus tard Fernando ORTIZ nommera "transculturation". Le pantalon appelé de "campana" qu'il porte, ample au niveau de la jambe, mais étroit à la cheville et ajusté sur les cuisses et les hanches, est une sorte de compromis entre le pantalon bouffant décrit par les voyageurs au Mali et du Dahomey et le pantalon des mauvais garçons andalous qu'imitent ceux de Cuba. Les chaussures largement décolletées et traînées en

savates s'apparentent aux babouches des Noirs islamisés ou "civilisés" et aux "chancletas" espagnoles (39). De même que les vêtements exagérément amples, les chaussures sont pour les Africains, et pour le curro, un signe de distinction et d'importance sociale. Par son costume, le curro affirme sa différence et sa supériorité. Dans son opposition, cependant, il montre son appartenance à deux cultures, antagonistes dans la société coloniale esclavagiste de 1830, réunies un siècle plus tard au sein de la Cubanité.

Autant, ou plus, que son aspect extérieur, son comportement agressif de fier-à-bras et sa délinquance le caractérisent. Son bras gauche affiche les marques qui figurent le nombre de "crabes" qu'il a "refroidis". Dans l'argot des curros "birar" ou "virar un cangrejo" signifie tuer une personne, mais le terme de "crabe" s'applique plus particulièrement aux cabaretiers et aux épiciers en majorité catalans qui sont la proie de prédilection des mauvais garçons (40). Le Catalan des quartiers du port ou des faubourgs pauvres et mal famés de la baie, dur au travail, âpre au gain, qui vit chichement de son petit négoce mais qui accumule de l'argent et finit par s'enrichir, est à la fois un objet d'envie et de mépris :

"; Ay, mi Diò! ; Quién fuera blanco,
Manque sea catalán"

chante le jeune Nègre des couplets populaires. Le Catalan entre en concurrence avec les Noirs affranchis et les Mulâtres libres ; il prend des places et réussit dans les petits métiers de commerce et d'artisanat qui sont le domaine de la population de couleur libre citadine. Il peut facilement devenir un objet de haine pour le Noir cubain qui voit réunies en lui les deux conditions, enviées peut-être, mais surtout abhorrées, de Blanc espagnol et d'étranger. Le catalan est doublement étranger à Cuba, car s'il est de la Métropole, il n'est cependant pas considéré comme Espagnol. Dans un amusant dialogue, où il essaie d'imiter le langage du curro et celui d'un cabaretier catalan, VILLAVARDE nous le montre qui parle une langue presque incompréhensible et ne retient du discours du Nègre que le mot "mejengue", argent dans l'argot curro (41).

Le comportement du curro est en grande partie le résultat de la misère, des inégalités monstrueuses entre une poignée de Blancs, maîtres de l'île, et la population de couleur libre et esclave ; résultat aussi de la violence économique et psychologique ainsi que de la corruption et de la dégradation morale qu'engendre l'esclavage. L'ostentation et l'agressivité du curro sont les réponses à une société hostile, avilie, discriminatoire et raciste. VILLAVARDE a

montré ce qu'il appelle les "aberrations" de la société cubaine (42), ou, pour reprendre une image de Pierre CHAUNU, la "cascade ethnique et sociale du mépris", mépris alimenté de racisme, même s'il n'apparaît pas désigné comme tel, à tous les niveaux de la pyramide sociale : morgue et racisme des Blancs à l'encontre des populations de couleur, mépris des Mulâtres envers les Noirs, des Noirs libres face aux esclaves, des esclaves domestiques pour les esclaves de culture, des Nègres créoles et des "ladinos" vis-à-vis des Nègres de "nation" et des "bozales". Il insiste sur la dégradation morale et la décadence des moeurs, mettant en relief l'incurie et la corruption de l'Administration espagnole qui, chargée de réprimer la traite, l'encourage en se laissant acheter par les négriers et les grands propriétaires qui souvent ne font qu'un. Il souligne les carences de l'instruction et le manque d'écoles, si nécessaires, cependant, pour un changement des mentalités (43). Ainsi est résumée la situation de Cuba des années 1830 : "le désordre de l'administration de la colonie, la pénurie du trésor public, la vénalité et la corruption des juges et des fonctionnaires, la dégradation des moeurs et le retard dans tous les domaines se combinaient pour menacer de mort cette société déjà minée par toute sorte de maux produits par de nombreuses années de désorganisation. Durant les six années du gouvernement de VIVES, ni la vie ni la propriété n'étaient garanties, dans les villes comme dans les campagnes. Ces dernières étaient sous la coupe de bandes de féroces brigands qui mettaient tout à feu et à sang. Dans les mers environnantes, croisaient triomphalement les corsaires des colonies qui venaient de s'émanciper, et ils ruinaient le pauvre commerce de Cuba" (44). VILLAVARDE ne fait pas allusion à une autre cause importante des désordres sociaux et de la dégradation des moeurs : la présence des soldats espagnols qui, après la défaite de Ayacucho, en 1824, se replièrent à Cuba. Ces militaires vaincus, pleins d'amertume et de ressentiment, qui arrivent à partir de 1825, vivent sur le sol de la colonie restante comme en pays conquis et ennemi. Certains faisaient fortune dans la contrebande des Noirs, protégés par le gouverneur VIVES ; tous les désordres et les abus dans l'île étant considérés par celui-ci comme le meilleur moyen de conserver Cuba à l'Espagne (45). Si aucune mention n'est faite des "ayacuchos", les représentants des Blancs créoles, dans le roman, se montrent, néanmoins, farouchement hostiles aux militaires espagnols de la Métropole (46), symboles de la dépendance de Cuba, mais aussi de la défaite de l'Espagne contre l'indépendance qui partout ailleurs triomphe.

Miroir des "aberrations" de son temps, l'ouvrage de VILLAVARDE n'est pas exempt des ambiguïtés et des contradictions d'une époque de polémiques passionnées entre esclavagistes et abolitionnistes, où d'énormes intérêts matériels sont mis en jeu ; d'une époque d'oppositions, de luttes sourdes ou déclarées entre "réformistes" qui restent attachés à l'Espagne, et créoles patriotes d'idées avancées, Noirs et Mulâtres rebelles, qui conspirent pour l'indépendance de Cuba.

Les critiques de VILLAVARDE ne sont pas dirigées à l'institution même de l'esclavage mais aux pratiques de l'esclavage dur symbolisé par le fouet du commandeur et que n'adoucit aucun sentiment d'humanité. Les mauvais traitements, l'injustice, la cruauté odieuse des "mayorales", l'insensibilité inhumaine et révoltante des maîtres devant les souffrances des esclaves, tels sont les griefs majeurs dénoncés par VILLAVARDE, qui expliquent le marronnage et l'état de guerre endémique où vivent maîtres et esclaves. L'esclavage paternaliste que pratique dans le roman la pieuse et charitable Isabelle, semble, en revanche, tout à fait acceptable. Mais l'humanité est-elle conciliable avec l'esclavage ? Les mots d'émancipation, de libération, ne sont pas prononcés ; celui de liberté n'apparaît que dans la bouche de l'esclave tout à fait exceptionnelle, María de Regla, qui par son "talent" - même dans son cas, on ne parle pas d'intelligence, se rapproche des Blancs (47). La véritable dimension de la révolte du cimarrón n'est pas donnée. Celui-ci est digne de pitié et de respect pour sa souffrance, mais non pour la revendication de sa dignité d'homme ou la simple conscience de son aliénation. Il semble que le concept de liberté et la faculté de raisonner ne soient accessibles qu'au Noir "civilisé" au contact des Blancs, et non au noir esclave, et encore moins à l'esclave marron, tel Pedro Carabali, qui reste très proche de l'Afrique et par là même à demi barbare. Le rappel de l'Afrique est toujours associé à une certaine barbarie ; celle-ci qualifie les manifestations culturelles, très rapidement évoquées et qui ne sont jamais décrites : "rudo tambor", "baile salvaje", "aspecto feroz" des tatouages ... (48). VILLAVARDE ne fait aucune place aux valeurs de la civilisation africaine, il ne montre pas la relativité des notions de barbarie et de civilisation, pas plus qu'il ne combat explicitement la conception de l'infériorité des Noirs hautement affirmée par les propriétaires d'esclaves. Il arrive qu'il affirme lui-même cette infériorité chez les Mulâtres, lorsqu'il présente, dans le tableau général de la société, les gens "de race hybride et inférieure" (49). Le mot homme n'apparaît que très rarement en ce qui concerne les esclaves qui ne sont

jamais considérés comme des êtres humains à part entière, ayant des droits à l'égal de tous les hommes. Les esclaves continuent à être définis et classés dans l'optique coloniale traditionnelle en "bons" ou "mauvais", selon qu'ils se montrent "soumis" ou "indociles", "travailleurs" ou "paresseux". L'esclave ne saurait être considéré à aucun moment comme l'égal, le semblable, même dans la vision chrétienne de l'exemplaire Isabelle ; le fait qu'elle sache se montrer bonne avec les Nègres et ses "semblables", montre assez la différence qu'elle établit entre eux (50). Le Nègre en général, qu'il soit esclave ou affranchi, reste toujours marqué par sa double aliénation, sa double différence et double infériorité, raciale et historique, de Noir et d'esclave. Le sentiment de différence raciale, et donc d'infériorité, sous-tend toujours les rapports entre Blancs et Noirs, et demeure présent dans le discours de VILLAVERDE qui n'arrive pas à s'en dégager ou à le dépasser. Nous sommes encore loin des notions "d'âme égale", de fraternité et de culture, qui transcendent l'idée de race, telles que nous les trouverons, à la fin du siècle, dans l'oeuvre de José MARTI (51).

Mais les ambiguïtés de la pensée de VILLAVERDE ajoutent encore à la richesse de son ouvrage. Elles sont, involontairement, la touche supplémentaire indispensable à l'exacte reproduction du très complexe panorama social et idéologique qu'il s'est fixé de peindre. L'apport de VILLAVERDE est remarquable pour la connaissance qu'il donne d'une société et de son idéologie à travers des types représentatifs, à travers ses critiques et ses propres contradictions. On comprend l'intérêt que n'a cessé de susciter son oeuvre, parmi les sociologues et les romanciers, même si elle s'en tient à l'observation directe de la réalité - ou à cause de ce fait même - sans que soient toujours conceptualisées les données brutes des comportements observés. Outre leur valeur documentaire spécifique, les évocations du cimarrón et du curro sont à la source de la négritude de la liberté et de la transculturation, essence du cubanisme, étudiées et développées au siècle suivant.

Jeanine POTELET

N O T E S

- (1) Fernando ORTIZ, Hampa afro cubana - Los Negros esclavos, La Habana, 1916, pp. 21-23, et p. 89.
- (2) José Perez de la RIVA, El barracón y otros ensayos, La Habana, 1975, pp. 470-471.
- (3) cf. F. ORTIZ, op. cit., p. 21 et José Antonio SACO, Breve noticia histórica sobre el comercio de esclavos en Cuba y consideraciones que por la vez primera se publicaron en ella sobre el contrabando africano (1831), in Colección de papeles científicos, históricos, políticos ... sobre la isla de Cuba, Editorial nacional de Cuba, 1962, ainsi que VASQUEZ QUEIPO, Cuba, ses ressources, son administration, sa population au point de vue de la colonisation européenne et l'émancipation progressive des esclaves, La Havane, 24 décembre 1844, Paris, 1851 :
- 1817 : Population esclave : 199.145 individus
 ----- libre de couleur : 114.058 individus
 sur un total de 553.033 habitants
 - 1827 : Population esclave : 286.942 individus
 ----- libre de couleur : 106.494 individus
 sur un total de 704.487 habitants
 - 1841 : Population esclave : 436.495 individus
 ----- libre de couleur : 152.838 individus
 sur un total de 1.007.624 habitants
- (4) F. ORTIZ, op. cit., pp. 458-459.
- (6) J.A. SACO mentionne, en 1862, 130 suicides de Noirs esclaves et 173 parmi les Chinois, in F. ORTIZ, op. cit. p. 392.
- (7) Nous utilisons l'édition de l'Instituto cubano del libro, La Habana, 1972. cf. Prólogo de Cirilo VILLAVARDE, Nueva York, mayo 1879 : "Me precio de ser, antes que otra cosa, escritor realista... he llevado el realismo, según entiendo, hasta el punto de presentar los principales personajes de la novela con todos sus pelos y señales, como vulgarmente se dice, vestidos con el traje que llevaron en vida, la mayor parte bajo su nombre y apellido verdaderos, hablando el mismo lenguaje que usaron en las escenas históricas en que figuraron, copiando en lo que cabía, d'après nature, su fisonomía física y moral, a fin de que aquellos que los conocieron de vista o por tradición, los reconozcan sin dificultad y digan cuando menos : el parecido es innegable". Le roman de VILLAVARDE a été traduit en français par Jean LAMORE, Cecilia Valdés ou la colline de l'Ange, Edition La Découverte, Paris 1984.

- (8) Quelques dates de soulèvements d'esclaves au XVIème siècle : 1527, Puerto Rico ; 1529, Santa Marta ; 1531, Panamá ; 1547 Santo Domingo ; 1548 dans le Darien ; 1575 dans la "Castille de l'Or" (Amérique centrale, entre la baie de Urubá et le cap Gracias a Dios), etc...
- (9) Partie III, chap. IV, V, VII.
- (10) Partie IV, chap. I, p. 253.
- (11) F. ORTIZ, op. cit. p. 311 et Ensayos etnográficos, La Habana 1984, pp. 81-82.
- (12) Alejo CARPENTIER, La Música en Cuba, Fondo de cultura económica, México, 1979, pp. 311-312.
- (13) Pierre Toussaint Frédéric MIALHE, né à Bordeaux en 1810, fut élève de PICOT, peintre d'histoire de genre et de portraits, lui-même disciple de DAVID. Il fut professeur de l'Académie de peinture de La Havane.
- (14) Partie III, chap. IV, p. 144.
- (15) Ibid., pp. 144-148.
- (16) Ibid. chap. VI, pp. 182-184 et chap. V, p. 167.
- (17) Ibid., chap. IV, pp. 134-135, p. 146.
- (18) Ibid. chap. V, p. 158, et chap. VI, p. 184.
- (19) Ibid., chap. IV, p. 144.
- (20) Enrique SOSA RODRIGUEZ, El Carabali, La Habana, 1984, et Los Nãñigos, La Habana, 1982, p. 23.
- (21) Henri DUMONT, Antropología y Patología comparada de los negros esclavos. Memoria inédita referente a Cuba in Revista Bimestre cubana, La Habana, vol. X, 1915, et vol XI, 1916.
Les Lucumies de la partie nord du delta du Niger sont souvent confondus avec les Caraballies.

- (22) E. SOSA RODRIGUEZ, Los Nāñigos, p. 52; cf. également Gonzalo AGUIRRE BELTRAN, La población negra de México - Estudio etnohistórico, México, 1972, p. 135.
HERSKOVITZ insiste sur le recrutement social des esclaves qui sont parfois des fils de chefs ou de princes, faits prisonniers au cours de luttes tribales et vendus aux Européens, The social History of the Negro, A Handbook of social psychology, Worcester, 1935, p. 239 et suivantes.
- (23) Partie III, chap. V, pp. 153-154.
- (24) Ibid. pp. 166-168.
- (25) Ibid., chap. VII, pp. 191-193.
- (26) Ibid., chap. IV, p. 145 et chap. V, p. 153.
- (27) Ibid., chap. VII, p. 192.
- (28) cf. F. ORTIZ, Ensayos etnográficos, pp. 92-94.
- (29) cf. E. SOSA RODRIGUEZ, El Caraball, p. 19 et Los Nāñigos, pp. 117-119.
- (30) Partie III, chap. VII, p. 193. Les Noirs, quelle que soit leur provenance, partageaient la croyance que la mort les ramènerait en Afrique. Dès que l'esclave avait, suivant l'expression consacrée, "La Guinée en tête", il semblait perdu pour son maître, soit qu'il se laisse mourir, soit qu'il se donne la mort, ou s'échappe à ses risques et périls.
- (31) José Maria de la TORRE, Lo que fuimos y lo que somos, o la Habana antigua y moderna, La Habana, 1857, p. 76.
La "bodega" était à la fois un dépôt de vin, une taverne et une épicerie.
- (32) Alvaro de la IGLESIA, Cosas de antaño - Tercera serie de tradiciones cubanas, La Habana, 1917, pp. 235-241.
Selon J. PEREZ de la RIVA, dans son introduction à la Correspondance de D. Miguel TACÓN : "cinquante tripots fonctionnaient dans la vieille ville ; plus de 10.000 personnes vivaient du jeu et autant de la prostitution et du vol à main armée", Correspondencia reservada del Capitán General Don Miguel TACÓN, con el Gobierno de Madrid, 1834-1836, La Habana, 1963, p. 26.
On jouait aussi dans les rues et jusque devant les porches des églises. La démolition des murs qui enserraient la vieille ville commença en 1863.

- (33) Op. cit., p. 107 et suivantes, Lettres I et II.
- (34) J.A. SACO, Memoria sobre la Vagancia (1832), in Colección de papeles científicos, históricos, políticos ...
 VASQUEZ QUEIPO, op. cit., pp. 149-154. Selon lui, "l'abjection que produit chez les classes inférieures la diversité des castes, ainsi que l'orgueilleuse morgue des classes supérieures, qui se croient dégradées par le travail auquel sont condamnées les premières, ont toujours été, dans les colonies, le germe le plus fécond du vagabondage et des crimes qui en résultent contre la propriété et la vie des habitants", p. 149.
- (35) Lydia CABRERA, La sociedad secreta Abakúa narrada por viejos adeptos, La Habana, 1959, pp. 38-39, et pp. 44-45, les armes utilisées : "navajas sevillanas" et "clásicos puñales de hueso de pescado" ("... el hueso una vez pulido y afilado era más penetrante que el acero") ; "las armas de fuego", "el vizcaíno", "el revólver quedaba para los que ganaban buen jornal o los pudientes".
- (36) E. SOSA RODRÍGUEZ, op. cit., p. 233.
- (37) Partie IV, chap. 1, pp. 252-253.
- (38) Ibid., p. 252.
- (39) Ibid. F. ORTIZ fait un intéressant rapprochement entre l'accoutrement du curro et celui de Monipodii dans Rinconete y Cortadillo, Ensayos et nográficos, p. 104.
- (40) Partie IV, chap. 1, p. 262.
- (41) Ibid., pp. 259-260.
- (42) Partie I, chap. X, p. 232.
- (43) Partie I, chap. XII, p. 269 - Partie II, chap. I, p. 289 ; chap.IV, p.367 ; chap. VIII, pp. 402-403 - Partie IV, chap. V, p. 324.
- (44) Partie II, chap. VIII, p. 399.
 Le poète cubain José María HEREDIA, que cite VILLAVARDE, Partie I, chap.XI, p. 239, résume lui aussi à sa manière la situation dans son Himno del desterrado, écrit en 1825 :
- "¡Dulce Cuba ! en tu seno se miran
 En el grado más alto y profundo,
 Las bellezas del físico mundo,
 Los horrores del mundo moral".

- (45) cf. Correspondencia reservada del Capitán General Don Miguel TACÓN ..., pp. 25-26.
- (46) Partie I, chap. XI, p. 244 : Le jeune blanc créole Leonardo Gamboa, ressentait de la "haine" pour le militaire espagnol fiancé de sa soeur.
- (47) Partie III, chap. VII, p. 193, et chap. VIII, p. 227.
- (48) Ibid., chap. VII, p. 189 et p. 192.
- (49) Partie I, chap. IV, p. 153.
- (50) Partie III, chap. II, p. 112.
- (51) José MARTI, Nuestra América, 1891 :
"el alma emana, igual y eterna, de los cuerpos diversos en forma y color. Peca contra la humanidad el que fomente y propague la oposición y el odio de las razas...".
cf. également dans le journal Patria, du 16 avril 1893, l'article intitulé "Miraza", qui témoigne d'une grande élévation de pensée et d'un authentique humanisme.